

Jeunes et travail : regards croisés des deux rives de la méditerranée

Yolande BENARROSH (sociologue HDR, EHESS)

Zineb RACHEDI (doctorante Laboratoire G. Friedmann, Ater Université du Havre)

Après une large enquête auprès de chômeurs français de toutes conditions pour dégager les places et traces laissées par le travail et dessiner « en creux » les significations et fonctions du travail¹, notre regard s'est porté dans deux enquêtes récentes, sur des jeunes français issus de l'immigration maghrébine, en emploi ou récemment licenciés, et des jeunes marocains venus à Tanger (Nord du pays en plein développement) à la recherche d'un emploi. L'idée est de faire de l'objet travail, un analyseur des attentes plus larges de la part des jeunes, voire un « observatoire » des changements sociaux que connaissent les pays du Maghreb ainsi que de la situation des jeunes dans ce qu'il est communément admis d'appeler les « *quartiers* », notamment à travers une comparaison des attentes entre hommes et femmes et une distinction entre les différents âges de la catégorie « jeunes ».

Il nous a semblé cependant éclairant de situer ces regards croisés, par rapport aux résultats de ce que l'on pourrait appeler notre « enquête mère », qui a inspiré les deux suivantes.

C'est donc finalement trois « populations » que l'on tentera de mettre en regard, sans prétendre à une comparaison structurée : jeunes des cités issus de l'immigration et rencontrés à la Bourse du travail (Région parisienne), jeunes rencontrés lors de la première enquête dans les missions locales et chez les prestataires ANPE (Paris et sa région), jeunes diplômés rencontrés à Tanger (Maroc) à l'ANAPEC (équivalent de l'ANPE)

Ayant toutes deux, par nos itinéraires personnels, vécu à cheval entre tradition et modernité (dans nos familles, en Tunisie, au Maroc et en France), nous avons eu d'emblée un double regard sur le travail, qui nous a indiqué l'importance qu'il y a à traiter de cet objet, *ici et maintenant*, en le situant toujours dans un espace-temps aussi précis que possible. L'effet mondialisation vient en effet « brouiller » par une tendance à l'homogénéisation des modes de vie, (sinon le temps historique, du moins) les spécificités spatiales et culturelles, ainsi que les temporalités dans lesquelles s'inscrivent les parcours des personnes. Mais c'est justement ce qui va nous intéresser dans ces regards croisés.

¹ Y. Benarrosh (avec la collaboration de Z. Rachedi) : « Les chômeurs, leurs institutions et la question du travail. Ou le travail vu du chômage », rapport Cee/Dares 2005 et Document de travail CEE, mai 2006 (en ligne)

Précisons d'abord, ce que nous entendons par regard bi-culturel à propos du travail. Dans sociétés traditionnelles que l'on a connues, le travail n'est pas *ou n'était pas* chargé des mêmes significations qu'ici, parce qu'il ne s'inscrivait pas dans le même type de configuration sociale ou sociétale. On pourrait schématiser ainsi l'opposition qui nous intéresse : tandis que dans les sociétés traditionnelles le travail est (ou était) « pris », ou enchâssé, dans un rapport au monde, à la communauté, au temps et à la vie, dans les sociétés modernes organisées autour d'un Etat de droit social rationalisé, le travail s'est, *au moins en apparence*, de plus en plus détaché de toutes les autres appartenances et a fini par devenir *la* condition des autres appartenances. Tout semble organisé pour que, sans travail, on ne sache plus prendre le monde, se rapporter à lui, parce qu'on ne sait plus à quelle entité on appartient, parce qu'on ne peut plus appartenir, pleinement, à une entité. C'est le corrélat du mouvement d'individualisation que la sociologie a amplement analysé. On pourrait dire, en forçant encore un peu le trait, qu'il n'y a plus d'intermédiaire (communautaire) entre l'individu et l'Etat, ou que l'intermédiaire par excellence est devenu le travail et, plus exactement, l'emploi, par lequel on désigne couramment tous les attributs sociaux du travail dans les sociétés modernes. C'est aussi d'ailleurs le corrélat de l'autonomisation de l'économie, de son désencastrement pour évoquer Polanyi.

Ce regard bi-culturel nous amène alors très simplement, à nous demander ce que représente au juste le travail dans la vie des gens : quelles places, significations, fonctions y occupe-t-il selon les configurations sociétales (donc selon les configurations institutionnelles dans différentes sociétés) et, au sein de ces configurations, selon les itinéraires personnels ? Question de bon sens, que l'on retrouve chez nombre de « pères fondateurs » de la pensée occidentale, comme le rappellent Mercure et Spurk². Pour y répondre, il nous a semblé intéressant de considérer le travail à partir de son absence : quelles places laisse le travail quand on en n'a pas encore (jeunes primo-demandeurs d'emploi) ou qu'on n'en a plus (adultes en chômage) ? Positivement et négativement : le chômage est-il simple vacuité ou la place occupée auparavant par le travail (ou que le travail occuperait dans le cas des jeunes) est-elle occupée par autre chose et par quoi ? Ce regard sur le travail « en creux » permet en outre de circonscrire « l'objet travail » qui est, comme on sait, protéiforme, polysémique et par conséquent particulièrement difficile à contenir dans une définition. Il permet enfin,

²D. Mercure, J. Spurk, 2003, *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, Presse Universitaire de Laval

comme indiqué plus haut, d'en faire un analyseur ou un observatoire à partir duquel on interroge configurations sociales et itinéraires personnels³.

I - L'Enquête mère et ses jeunes.

Le travail comme contre-don et comme rite de passage à l'âge adulte. Des significations en devenir.

Au cours de cette première enquête une vingtaine de jeunes, Français et issus de diverses immigrations, ont été interviewés dans des Missions locales de la région parisienne et chez des prestataires de l'ANPE où ils suivaient des stages d'élaboration de projet. Nous avons pu dégager chez ces jeunes, selon leurs âges et leurs « bagages », différentes manières de se projeter dans le travail, de lui assigner attentes et des significations, en bref : différentes façons de structurer un discours, tant sur leur parcours que sur leurs attentes en général, à travers le prisme du travail.

Le jeune âge en lui-même, conjugué dans bien des cas à l'arrêt prématuré de la scolarité et de l'inscription sociale qu'elle confère, produit chez beaucoup de jeunes rencontrés dans les missions locales (surtout) et dans des ateliers « projets » de l'ANPE, une manière spécifique de qualifier le travail. Derrière les attributs du travail instrumental qui peuvent être très présents dans leurs discours quant à ce que représente ou représenterait pour eux le travail, l'idée de travailler se présente surtout comme un rite de passage à l'âge adulte. Si le revenu est souvent mis en avant dans ce qu'ils attendent du travail, c'est en association systématique avec le thème majeur de *l'indépendance*. D'autres thèmes récurrents sont associés au travail, qui expriment cette volonté de devenir adulte : celui des *responsabilités* qu'ils aimeraient se voir confier et celui, central, de la *reconnaissance*, dans le double sens d'être reconnu par les adultes (« la société ») et de marquer leur reconnaissance aux parents, ne pas les décevoir, surtout quand ils ont investi dans leur formation au prix de certains sacrifices. Ne plus leur demander, mais leur rendre quelque chose, voire les aider matériellement en retour, voilà qui est très présent dans leur discours.

³ N. Elias, 1991, *La société des individus*, Fayard ; O. Schwartz, 1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Presses universitaires de France

Certes on peut voir derrière ces attentes l'intériorisation forte de la norme dominante qu'est l'intégration par le travail, mais il est logique qu'ils y adhèrent, en l'absence d'autre mode de passage à la société des adultes, passage qui est leur objectif premier. C'est pourquoi la notion de « travail instrumental », qui n'est jamais applicable comme telle, est à manier avec d'autant plus de prudence en ce qui concerne les jeunes, qu'ils parlent beaucoup d'« argent ». Les significations du travail ne sont pas encore bien dessinées et l'on peut tout au plus percevoir des tendances chez certains –et l'on verra à quelles conditions elles peuvent se dessiner-, les uns penchant davantage vers le « travail pour soi » ou le goût prédominant pour une activité, tandis que les autres mobiliseraient davantage dans leurs réflexions tout ce qui se rapporte aux attributs sociaux de l'emploi. Mais ce qui prime dans tous les cas c'est de devenir adulte via le travail : « *Si en plus ça plaît, c'est génial...* », ajoute significativement l'un d'eux...

Leur réaction unanime, d'étonnement, d'incrédulité, voire de rejet, souvent net et argumenté, à l'idée d'avoir un revenu garanti sans obligation de travailler en contrepartie, s'explique parce qu'ils ne voient pas comment un tel revenu leur permettrait de réaliser le passage à l'âge adulte. Même l'idée de travailler dans des associations, d'y être utiles, qui serait associée à un tel revenu, si elle leur paraît plus acceptable qu'un revenu tout court, est finalement perçue comme un palliatif, qu'ils ne mettent pas au rang du travail.

Si le travail comme contre-don et comme gage de passage à l'âge adulte est présent dans la quasi totalité des discours, il faut distinguer, pour caractériser plus précisément les rapports au travail et au chômage des jeunes rencontrés, entre les plus jeunes qui ont autour de 19-20 ans, (rencontrés surtout dans des Missions locales) et les moins jeunes de 23 à 26 ans (rencontrés plutôt dans des sessions d'élaboration de projets chez des prestataires de l'ANPE). Ces quelques années d'écart font qu'ils ne sont plus tout à fait à la même phase du « tournant ».

Chez les moins jeunes une voie commence à se dessiner... ou les difficultés se précisent, ils sont moins en « flottaison », ou dans cette errance que certains des plus jeunes connaissent. L'âge et l'expérience de la vie qu'il exprime, constituerait donc un facteur d'étayage et de positionnement, par rapport au travail comme par rapport aux autres dimensions des trajectoires.

Mais à âge égal, on perçoit la solidarité des institutions que sont la famille, l'école et le travail. Sans étayage familiale et/ou scolaire (qui vont souvent eux-même de paire), la

projection dans le travail ou les attentes relatives au travail, sont rendues très difficiles . Parmi les plus jeunes interviewés, on distingue en effet entre ceux qui sont complètement « perdus », à la recherche d’abord d’une stabilité, et pour lesquels on ne peut pas encore vraiment parler de représentation du travail ni même de vécu du chômage, car leur problème est d’abord celui d’un étayage manquant : école quittée prématurément et, surtout, famille sur laquelle on ne peut pas compter, ni matériellement ni affectivement. Lorsque ces deux piliers institutionnels sont fragiles dans la vie d’un jeune à peine sorti de l’école, il s’ensuit une déstabilisation qui confine à l’errance chez certains. S’ils arrivent à dire quelque chose de leur vie quotidienne, parfois des paroles fortes, le caractère décousu de leur discours témoigne de la difficulté à s’appuyer sur quelques certitudes pour le construire *a minima*, donc pour se projeter dans un futur, fût-il proche. Il reste alors les rêves un peu fous, la religion, l’attente d’un événement, ou un mélange de ces trois éléments, auxquels certains se cramponnent pour tenir dans un présent composé d’urgences matérielles et morales.

II – « Jeunes des cités » et travail :

Avant tout une histoire de famille...et de quartier !

Les jeunes dont il est question ici ont été rencontrés dans le cadre d’une observation participante de plusieurs mois dans le service juridique d’une bourse départementale du travail de la banlieue nord de Paris. Ces jeunes sont soit en activité, soit récemment licenciés, mais ils rencontrent tous des difficultés dans leur relation contractuelle avec leur employeur. Nous limitons notre propos aux jeunes issus de l’immigration maghrébine, habitant dans des cités HLM, avec lesquels nous avons mené une vingtaine d’entretiens.

On peut encore saisir ici le rôle important de l’environnement familial et résidentiel dans les significations et les attentes dont le travail est investi. Ces significations évoluent en fonction de l’inscription dans le présent qui elle-même dépend pour une large part du rapport entretenu avec le passé⁴.

Travail, contexte familial et projections dans l’avenir

⁴ A. Muxel, 1996, *Individu et mémoire familiale*, Nathan

Parler du travail suscite l'évocation de la famille et plus précisément le contexte de la vie familiale (niveau de revenus des autres membres du foyer) ainsi que le climat familial (communication avec les parents, les frères et sœurs ...).

Contrairement à l'idée défendue par certains⁵, en dépit d'une pénurie d'emploi, la notion de projet continue à faire sens et à mobiliser les jeunes dont le présent est marqué par des difficultés indéniables. Il est vrai qu'on a plutôt affaire à une « culture de l'aléatoire »⁶ (par exemple on voudrait « partir » mais sans savoir où ni comment) mais qui constitue en elle-même un socle non négligeable pour aller de l'avant, quitte à tâtonner voire à faire des projets classiquement jugés « irréalistes » par les structures d'accompagnement.

Le « projet » des jeunes rencontrés à la bourse du travail est souvent de profiter d'une rupture (licenciement, fin de cdd) pour en finir avec une logique de petits boulots. Autrement dit, cette expérience est l'occasion d'une prise de conscience et de la construction d'aspirations de plus long terme, vers davantage de stabilité et d'épanouissement professionnel. Cette logique de long terme suppose toutefois que le jeune ne soit pas enfermé dans une représentation du travail où l'urgence alimentaire, à la fois individuelle et familiale, ne s'impose pas au point de dicter tous les choix.

On a alors affaire à deux types de projections : l'accès à la fonction publique ou le travail à son compte. La première est davantage l'apanage des jeunes sortis du système scolaire avec, au minimum, un baccalauréat. Les jeunes sans aucun diplôme envisagent plutôt la création de (très) petites entreprises, suivant en cela l'exemple de copains de quartier. La centralité du groupe de pairs se retrouve parmi tous les jeunes sortis du système scolaire sans diplôme et ayant derrière eux une expérience professionnelle faite de petits boulots. Tous les entretiens avec ce type de jeunes font référence à *des potes* qui *ont réussi*, ou qui ont le projet de créer leur propre entreprise.

Lorsque nous demandons aux jeunes les sujets évoqués avec leurs pairs, la réponse est claire : « *On parle de nos projets mais pas de ce qu'on fait* ». Cette dichotomie entre la mise en parole de l'avenir et le silence sur le présent pourrait s'interpréter comme une gêne à verbaliser une situation présente peu valorisante. C'est aussi un moyen de tenir : certains

⁵ J.B Foucault, 1993, Commissariat général du Plan cité par C. Nicole-Drancourt et L. Rouleau-Berger, 2006 *L'insertion des jeunes en France*, PUF

⁶ L. Roullerau-Berger, 1999, *Le travail en friche, les mondes de la petite production urbaine*, L'Aube

s'appuient sur leurs acquis (formation, expérience) pour se projeter, d'autres sur leurs rêves, qui leur permettent de tenir dans le présent, et sans doute aussi d'avancer.

L'explication n'est pas tant dans l'âge en soi qui assignerait un positionnement ou un degré différent dans une sorte de cycle de la stabilité mais dans le processus alliant les expériences et les aspirations individuelles et familiales articulées à un contexte marqué par une rareté de l'emploi et pour les jeunes issus de l'immigration maghrébine une discrimination dans l'emploi⁷.

Le jeune se projette vers un avenir professionnel bien différent du présent qu'il vit et du poste qu'il occupe : l'agent de sécurité s'imagine reçu à un concours ; le magasinier rêve d'ouvrir un commerce pour réhabiliter une dignité familiale qu'il estime bafouée.

Le travail à son compte est souvent justifié par un sentiment d'injustice, de manque de considération et d'atteinte à la dignité vécue dans la relation contractuelle actuelle ou passée. Pour les jeunes qui évoquent cette possibilité, ce doux rêve, se transforme même en outil de reconnaissance familiale⁸ :

Ainsi, ce projet a une portée et des implications qui dépassent le cadre individuel. C'est le jeune, son environnement local et familial qui en donnent les combinaisons et les significations possibles.

Le rôle que l'on estime devoir tenir, ou quitter, à partir d'un certain âge, est une donnée importante qui permet de nuancer, en ce qui concerne ces jeunes franco-maghrébins, l'idée courante du brouillage des temporalités, de l'allongement de la jeunesse⁹ et du déclin, concomitant, des rites de passage. Si, de manière générale en Occident, ils ne sont plus marqués ou prennent des formes bien plus « floues », souples et variées, et s'ils sont bousculés par l'évolution même de la famille, chez les jeunes d'origine maghrébine et populaire, ils continuent d'être transmis et intériorisés.

Les jeunes hommes notamment ont honte de perdre leur travail et de devoir demander de l'argent aux parents : « *c'est pas comme si j'avais quinze ans et que j'étais encore en cours...* » dira un jeune chômeur qui a subi un licenciement et avait donc, déjà passé un cap

⁷ SILBERMAN R., FOURNIER I., (2006), « Jeunes issus de l'immigration. Une pénalité à l'embauche qui perdure... », Bref, n° 266, Cereq.

⁸ M. Madoui, 2006, « *Entreprendre contre et malgré la discrimination* » in Défaillances et inventions de l'action de sociale, L'Harmattan

⁹ O. Galland (avec A. Cavalli), 1993, *L'allongement de la jeunesse (avec A. Cavalli)*, Actes-Sud

vis-à-vis de la famille, en travaillant régulièrement et en étant autonome financièrement. Un autre critiquera vertement son copain « faignasse » dont les parents « l'entretiennent » encore et mettra un point d'honneur à souligner que lui-même n'a « rien pris » à ses parents durant une année entière où il a connu le chômage.

- « Rester » (dans la famille) ou « partir » (le plus loin possible) : une affaire d'estime de soi qui repose sur le contre-don, possible ou non, à la famille

Pour la totalité des jeunes observés et interviewés, le fait d'habiter *la cité* n'a pas été un choix mais une donnée qui est différemment perçue et gérée.

Pour certains, surtout les filles, il s'agit d'une donnée à corriger au plus vite et tous les entretiens montrent une volonté affichée de départ. Mais, des entretiens réalisés dans la durée montrent que lorsque l'occasion d'un départ se présente (mise en ménage, nouveau travail...), rares sont celles qui font le choix de partir car le départ est souvent une question de famille qui dépasse l'individu...(chantage affectif ou tout simplement commodité de proximité pour la garde des enfants programmés...). Rester est alors justifié de façon rationnelle (calcul coût/avantages). C'est comme si une utilisation froide de *la cité*, limitée à des contacts superficiels à l'extérieur et une plus grande tradition de recevoir et d'être reçu à l'intérieur permettraient de se détacher d'un extérieur qui en soi ne présente aucun intérêt ou désintérêt.

Pour les jeunes garçons, le positionnement est plus mitigé. De l'entre soi protecteur à l'entre soi oppressant, il n'y a qu'un pas et ils en sont bien conscients. Paradoxalement, une « consommation » plus poussée de la cité (forte présence surtout en groupe, centralité de la cité dans les sorties...) générerait un rapport ambivalent quant aux projections dans l'avenir. Ainsi, au-delà de la question de l'utilisation actuelle de la cité, c'est tout un système de valeurs vis-à-vis de la famille et du groupe de pairs qui s'érige.

Occuper un emploi et percevoir un salaire permet d'acquérir une *indépendance* mais n'implique pas le départ de la famille tant qu'on est célibataire. Les jeunes franco-maghrébins distinguent entre *le présent*, où travailler et rester vivre dans sa famille est valorisé tandis qu'est mal jugé, et assimilé à une attitude « à la française » le fait de la quitter dès

l'acquisition d'une sécurité financière¹⁰. Mais se projeter dans « l'avenir » est toujours associé à l'idée de « partir » : « *ce serait de la balle*¹¹ ». Pour les mieux insérés, généralement plus âgés et occupant un emploi stable, « le départ » n'est pas systématiquement envisagé. Au contraire, ils trouvent des avantages à rester (loyer, connaissance du quartier et proximité de la famille)

Ruptures familiales et projets d'ailleurs : côté filles, côté garçon.

Pour les plus jeunes, quitter la famille et la cité est matériellement difficile compte tenu de la nature des emplois occupés (CDD, temps partiel, travail au noir...) et du type de sociabilité privilégié (le noyau dur d'amis habite la même cité).

Ici, les filles qui partent sont relativement plus nombreuses que les garçons. Ce qui rend possible le départ n'est pas toujours lié au fait d'occuper un emploi. Une mise en ménage, une rupture avec une certaine forme de tradition familiale expliquent des départs qui ne s'accompagnent pas toujours d'une sécurité matérielle importante. La prise de risques peut être importante.

Pour celles qui ne partent pas et l'ensemble des garçons, l'idée de partir est très présente dans le discours ; un « idéal », mais un horizon nécessaire et qui a un impact. Pour les plus instables professionnellement, l'idéal serait également de « partir »...plus précisément de migrer : les Eldorados ont changé ; il s'agit dorénavant de l'Australie, du Canada... et certains même (souvent les aînés) évoquent le retour au pays d'origine. Cette catégorie de jeunes se caractérise par un passé scolaire, professionnel chaotique ainsi qu'un climat familial peu propice à l'échange¹². Les jeunes qui veulent partir le plus loin sont en effet ceux qui ne s'entendent pas avec leur famille sans qu'il y ait nécessairement conflit. L'impossibilité de partager avec celle-ci les difficultés rencontrées sur le marché de l'emploi est une des raisons de cette communication bloquée. Il s'agit souvent d'ainés en échec dans une fratrie dont les autres membres sont encore « protégés » par leur « statut scolaire », donc, souvent, par leur plus jeune âge ; et/ou de jeunes dont le père a connu un parcours professionnel sans chômage. Plus les pères ont eux-mêmes rencontré des difficultés sur le marché de l'emploi, plus les difficultés des jeunes seront comprises et moins les jeunes seront tenus pour responsables de

¹⁰ « *c'est un bâtard... ça ne se fait pas, il l'a trop joué à la gwer* (« à la française ») dira ce jeune à propos de son frère.

¹¹ Peut se traduire par « ce serait la panacée »

¹² S. Beaud, « *Un ouvrier, fils d'immigré, « pris » dans la crise : rupture biographique et configuration familiale* » Genèses, sept. 1996

leur situation précaire. Ainsi c'est l'impossibilité à être conforme à ce qu'on attend d'eux (occuper un emploi stable, sans considération pour la réalité des difficultés) qui conduit certains jeunes à se mettre « en retrait » ou à renoncer à communiquer avec fratrie et parents. Lorsque cette situation n'est pas compensée par un groupe de pairs l'isolement et le ressentiment deviennent proportionnels à l'envie de tout quitter, seul projet qui donne le sentiment d'avoir encore prise sur quelque chose¹³ et de vivre moins douloureusement l'échec à répondre aux attentes familiales (par quoi on retrouve l'importance du contre-don) et la perte de l'estime de soi qui l'accompagne. Mais quand le départ ne se réalise pas, cela provoque des crises individuelles et familiales violentes¹⁴.

On pourrait provisoirement conclure sur cette enquête dans les « cités », en insistant sur les multiples façons de vivre un même contexte social et économique en dépit d'une allocation initiale de ressources identique. L'on peut également noter que le travail pour être considéré comme rite de passage doit être articulé à un faisceau d'indicateurs tels que ce que permet ou interdit *la cité*. En revanche, pour les jeunes rencontrés, filles et garçons, l'idée de rendre, de donner à leur tour, à la famille et plus particulièrement aux parents, est omniprésente.

III – L'enquête marocaine¹⁵

Genre et significations du travail : un observatoire de mutations importantes dans les sociétés traditionnelles ?

L'enquête dont il sera question ici a porté sur les « chômeurs » et « chômeuses » que nous avons rencontrés dans les locaux de l'ANAPEC-Tanger, ce qui a une incidence importante

¹³ Se projeter dans un autre continent est d'autant plus aisé que le jeune estime avoir échoué sur tous les plans. La fin de la sociabilité liée à l'école, l'absence de sociabilité liée à des expériences professionnelles sporadiques s'accompagnent, pour certains, d'un mépris pour les pairs qui habitent le même quartier. Ces derniers sont alors considérés comme des *charclot* [clochards] dont ils souhaitent se démarquer

¹⁴ « J'avais trop la rage quand mon reuf [frère] me disait : '*Mais tu sers à rien ! T'apportes rien !*' »

¹⁵ Enquête encore exploratoire menée par Yolande Benarrosh (sociologue) et Omar Belkheiri, (économiste, Directeur du laboratoire ERFED, Université de Tanger). Elle comprend deux volets qui seraient la « transposition » au Maroc d'une enquête également en deux volets menée en France ces dernières années (Benarrosh avec la collaboration de Z. Rachedi, op.cit.). Le premier volet portait sur les manières d'accueillir et de gérer les chômeurs à l'ANPE et le second sur les usages de cette institution par les chômeurs en fonction de leurs rapports au travail (Benarrosh 2005 et 2006).

quant aux profils des personnes, en raison même du fonctionnement du service public de l'emploi marocain. Pour aller à l'essentiel qui est aussi le plus évident, le chômage n'étant pas indemnisé au Maroc, ne se présentent à l'ANAPEC que les personnes susceptibles d'y trouver des offres d'emploi et en mesure de les lire. Comme en outre la ville de Tanger se caractérise par un dynamisme atypique sur le marché du travail, elle draine des personnes aux profils différents qui ne trouvent pas de travail dans leur région. Il faut que celles-ci soient mobiles, qu'elles puissent s'offrir le voyage et trouver un hébergement (gratuit) sur place. Les phénomènes d'auto-sélection sont donc importants.

Nous avons rencontré une vingtaine de personnes, autant d'hommes que de femmes. Outre les données factuelles les concernant (âge, parcours de formation, expérience, etc.), nous nous sommes intéressée aux significations du travail pour les uns et les autres et à la place qu'il occupe (ou viendrait-il occuper) dans la configuration de leurs différentes appartenances (la famille notamment) et de leurs projets et aspirations. Partant, que veut dire chercher un emploi ou chercher du travail ; que veut dire ne pas travailler ou ne pas avoir d'emploi ?

Le sous-titre et l'interrogation proposés sont à lire comme un premier résultat, frappant, de cette enquête. De manière très abrupte et tout autant provisoire, on pourrait résumer ainsi ce premier résultat, qui impose de prendre d'emblée en considération le contraste des postures entre hommes et femmes. Le rapport au travail des femmes témoigne d'un processus d'individuation important, *qui tire parti de la tradition*. La plupart des hommes portent au contraire encore le poids de la tradition qui leur assigne la charge de pourvoir aux besoins du ménage : c'est davantage en tant qu'hommes qu'en tant qu'individus qu'ils abordent la question du travail.

Les hommes rencontrés ont entre 23 et 36 ans : une petite minorité autour de 23 ans et la majorité au-dessus de trente ans. Ils ont au minimum le bac et le plus souvent bac + 2 ou 3 (droit, gestion, informatique, physique, philosophie ou psychologie, sciences agronomiques, économie). La plupart viennent d'autres régions du Maroc dont la moitié de régions rurales ou de villes ou bourgs importants entourés de zones rurales. Très peu ont une expérience professionnelle suivie (seul le plus âgé, qui est du reste le seul à déclarer vouloir partir à l'étranger, a travaillé durant 15 ans dans une mutuelle). Les trentenaires ont tous eu des expériences professionnelles, dont les plus longues ont duré environ 2 ans, mais nombreuses

sont les expériences courtes. Le phénomène répandu au Maroc des « diplômés chômeurs » est dans tous les cas manifeste.

Les plus âgés sont souvent les aînés des fratries ou les aînés des garçons : ils vivent donc habituellement chez leurs parents ou sont « chefs de famille » sans emploi lorsque le père est décédé. Dans ce cas, un devoir important pèse vis-à-vis de la mère : le thème de l'aide aux travaux de toutes sortes à la maison revient souvent (surtout quand il n'y a pas de sœurs ou lorsque celles-ci sont elles-mêmes mariées). *A fortiori* lorsque la « maison » est une ferme et donc source de revenus. Quand le père est présent, des sentiments de honte et de culpabilité s'expriment dans les discours des hommes célibataires et chômeurs ayant atteint un certain âge : pour des raisons symboliques fortes qui tiennent à la place de l'homme, à son rôle, à ce qu'on attend de lui, et en raison du poids économique que l'intéressé sans emploi représente souvent. Leurs familles vivent en général dans des conditions des plus modestes et la gêne des intéressés est très forte même en l'absence de remarques désobligeantes des parents : ceux-ci se montrent compréhensifs et solidaires la plupart du temps. Un autre argument de « honte » ou de manquement affleure lorsqu'il est question de l'absence de perspective due au chômage ou des perspectives qu'ouvrirait le travail *stable* (qui est rarissime) : l'impossibilité de prendre femme. Cette expression française vise à traduire ce que suppose le mariage encore aujourd'hui dans des milieux qui restent largement traditionnels : être en mesure de financer une cérémonie et d'assurer financièrement la vie d'une épouse et des enfants à venir ; ce qui est inconcevable sans travail même en admettant que le foyer serait assuré par la maison paternelle (surtout s'il s'agit d'une ferme).

L'arrivée à Tanger est donc chargée de toutes ces attentes¹⁶, rapidement déçues au regard des emplois proposés, quand il y en a : sous qualifiés et sous payés, aux contrats précaires (flexibilité maximum) et difficiles à trouver de manière stable, même dans ces conditions. Bien des emplois dits de « production »¹⁷ sont en effet réservés aux filles, réputées avoir plus

¹⁶ L'hébergement à Tanger est assuré par des amis du même village ou par un cousin qui est aussi venu tenter sa chance quelques années auparavant. Les hommes ne veulent pas s'attarder pour ne pas « peser », tant qu'ils n'ont pas de travail et ne sont pas en mesure de partager le loyer. Les allers-retours sont donc nombreux. L'idée et la possibilité de venir à Tanger sont suscitées par des « liens forts »...pour des projets « faibles », vagues, incertains. On pourrait baptiser (par analogie ou par clin d'œil) cette attitude sur le marché du travail de « force des liens forts pour des projets faibles... »

¹⁷ Câblage, confection industrielle... : les salaires tournent autour de 1200 dirhams (moins de 120 euros), travail en équipe, station debout pour le câblage etc.... Les contrats sont à l'avenant (emploi très peu protégé)

d'endurance et être moins susceptibles de se mettre en grève¹⁸. Quant aux emplois plus pointus, ils semblent réservés à des personnes rares, que l'ANAPEC a du mal à dénicher.

Les plus jeunes des hommes (22-23 ans, venant de terminer ou d'interrompre leurs études pour des raisons financières) se trouvent être des citadins et avoir fait des études plus générales (philo, psycho) ; les familles sont économiquement modestes (père militaire ou fonctionnaire : très petite bourgeoisie citadine). Ces facteurs mis ensemble et leur jeune âge en particulier font qu'ils n'endossent pas (encore ?) le rôle qui revient à « l'homme traditionnel ». Le discours sur le travail s'en trouve modifié, la hiérarchie des attentes dont il est investi aussi. Si, pour tous les hommes, le travail est d'abord un moyen de survie ou de vie matérielle décente et un facteur d'indépendance d'autant plus évident qu'on a affaire en général à des personnes issues de familles aux revenus modestes voire très modestes, les plus jeunes mettent en avant ce qu'on pourrait appeler la « réalisation de soi », l'épanouissement de la « personnalité », de la « dignité » et de « l'identité »¹⁹ qui seraient attachés au travail : ce qui s'exprime très difficilement chez les plus âgés tant est présent le problème d'accomplir une vie d'homme telle qu'elle est entendue dans les sociétés traditionnelles. En revanche on peut trouver chez les plus âgés, à côté du souci de « tenir son rôle », le « goût » pour un certain type de travail (notamment celui du travail de la terre et du mode de vie qui l'accompagne par contraste avec celui de la ville) auquel on est prêt à renoncer si on trouve un emploi, « n'importe quel emploi », pourvu qu'il assure un revenu stable et suffisant pour mener une vie indépendante et fonder une famille à son tour.

Du côté des filles, le tableau est fort différent. Elles sont en général plus jeunes que les hommes rencontrés, ont un bagage scolaire autour du Bac + 2 dans le tertiaire, sortent des études et sont plus citadines (tangéroises ou venant d'autres grandes villes, hébergées dans la famille proche à Tanger). L'âge moyen est de 22-23 ans, et une petite minorité a la trentaine. Elles sont très attachées à leur famille, s'y sentent heureuses, encouragées (les pères ont favorisé les études), comprises et protégées. Aucune pression ne pèse sur elles pour trouver du travail, sauf celle qu'elles s'appliquent à elles-mêmes. Parlons plutôt d'une détermination très forte et associée en permanence à l'idée (formulée tantôt en arabe, tantôt en français) de

¹⁸ Mais on n'a pas rencontré beaucoup de ces filles embauchées de la sorte puisqu'elles travaillent. Certaines de celles qu'on a rencontrées ont fait l'expérience du câblage et y ont mis fin en raison de sa pénibilité, dont elles ont pu témoigner.

¹⁹ Un travail de traduction et de mise en contexte linguistique devra être mené pour ne pas plaquer des catégories langagières françaises qui doivent elles-mêmes être questionnées.

« faire son expérience personnelle », de réaliser « son projet personnel », de ne pas « rester assise à la maison » (traduction littérale d'une expression arabe répandue au Maroc pour désigner la femme traditionnelle). Il est très intéressant d'observer que même les femmes « voilées religieusement ²⁰ » tiennent un tel discours, à une nuance – de taille – près : les premières ne voudraient pas épouser un homme qui n'ait pas la même mentalité qu'elles et qui les empêcheraient de travailler (les familles laissent visiblement le choix du mari), tandis que les « voilées » admettent qu'elles peuvent tomber sur un mari qui ne voudrait pas qu'elles travaillent, ce qui est une raison de plus pour se dépêcher de « faire son expérience ».

Ajoutons enfin qu'elles sont exigeantes et n'accepteraient ni n'importe quel travail (celui qui ne correspondrait pas à leurs études) ni n'importe quel salaire : elles placent la barre plus haut que les hommes en la matière....

Dans tous les cas, il nous a paru très intéressant que la question du mariage ne soit abordée spontanément par aucune d'elles. Il a fallu user de « pièges » pour faire émerger cette question ou ce « projet ». Leur jeune âge explique peut-être que cette perspective soit loin devant, mais même une célibataire de 29 ans n'a pas pensé à citer le mariage parmi ses projets. La question consistait à les amener à supposer que tous leurs vœux professionnels soient remplis : « et après que souhaiteriez-vous ? Comment voyez-vous votre vie ? ». Les réponses faisaient état d'autres projets professionnels, plus ambitieux et pouvant prendre quelques années (se mettre à son compte par exemple, ou une épargne conséquente pour vivre « vraiment bien », en toute indépendance). Le mariage ? « Après », répondent-elles toutes.

On est donc là devant un paradoxe à creuser et dont la formulation devrait bien sûr être affinée : c'est en s'appuyant sur la tradition, en restant protégées par la famille comme il se doit, que ces femmes prennent leur temps pour devenir des « modernes » et s'assumer comme telles, qu'elles parlent en tant qu'individus. Tandis que les hommes semblent assignés à la tradition et n'avoir que peu d'échappatoires, sauf dans certains milieux ou pour les plus jeunes d'entre eux.

²⁰ Rares sont celles qui n'ont pas de foulard. Il se porte couramment à partir d'un certain âge dans les milieux traditionnels dès qu'on sort à l'extérieur. Le « voile à message religieux » se porte d'une autre façon, inhabituelle jusqu'au milieu-fin des années 90 au Maroc mais de plus en plus porté (il entoure bien la tête et descend jusqu'au bas du cou ou aux épaules mais laisse le visage découvert ; pas de voile intégral chez les femmes rencontrées à l'ANAPEC : il reste assez rare au Maroc et est « remarqué »)

En appréhendant, à partir de différents terrains, la question relative aux significations accordées au travail on a vu que la famille (la situation familiale et le rapport à la famille) est une institution fondamentale pour se situer par rapport au travail. Ce regard croisé a montré le rôle de l'environnement familial et spatial, et des transmissions dont il est porteur dans les projections relatives à l'idée de travailler. Ceci nous a ramené au débat sur la place du travail aujourd'hui et a montré que celui-ci ne peut ignorer d'une part la question des significations du travail, que l'on ne peut pas réduire à son aspect normatif, à la « valeur travail », d'autre part la question des « capacités » (Sen) requises pour avoir et mettre en œuvre des préférences relativement à la place que l'on donne au travail dans sa vie.

Les trois terrains ont permis de souligner l'importance du cadre sociétal dans les significations que les jeunes accordent au travail. L'environnement dans lequel se meuvent ces jeunes se caractérise par des difficultés matérielles indéniables. Partant, l'absence ou les expériences malheureuses du travail rendent possible une interrogation sur sa place, non pas uniquement ici et maintenant, mais également sa place projetée. Ce n'est jamais une signification close et encadrée mais des significations en projection qui permettent une construction de soi. Celle-ci se fait toujours en rapport (en opposition ou en conformité) à ce qui se passe (ou s'est passée) dans la famille. Tradition et modernité se mêlent et s'entrecroisent pour offrir une intelligibilité à ces significations. L'attention au genre permet de dépasser et de déplacer le curseur de la normalité ; les femmes apparaissent comme le moteur d'une redéfinition des rôles attendus. Si les femmes à Tanger s'appuient sur la tradition pour devenir « modernes » et parler à la première personne, c'est en réaction à la tradition que les jeunes filles de banlieue le deviennent. Les jeunes hommes quant à eux, nous aident à dépasser aussi les interprétations en termes de « machisme » uniquement : on voit bien, surtout avec l'exemple des familles immigrées ou des témoignages des jeunes marocains, qu'ils ont bien du mal à se délester du poids de la tradition et ce que l'on attend d'eux en termes de reproduction de la famille traditionnelle, et comment cela pèse dans leurs projections. Enfin, des traits universels s'observent à travers les trois enquêtes, lorsque le travail se présente comme un contre-don à la génération précédente.